Dans le « chaos » d'une documentation savante du siècle des Lumières, les inscriptions et l'exception du patrimoine local : un parcours dans les archives de Jean-François Séguier

In the "chaos" of a scholarly documentation of the age of enlightenment, the inscriptions and exception of local heritage: A journey through Jean-François Séguier's archives

Michel Christol

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/pds/7361>

DOI : 10.4000/pds.7361

ISSN : 2494-2782

Éditeur

Conseil régional Occitanie

Référence électronique

Michel Christol, « Dans le « chaos » d'une documentation savante du siècle des Lumières, les inscriptions et l'exception du patrimoine local : un parcours dans les archives de Jean-François Séguier », *Patrimoines du Sud* [En ligne], 15 | 2022, mis en ligne le 01 mars 2022, consulté le 04 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/pds/7361> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pds.7361>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mars 2022.

La revue *Patrimoines du Sud* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Dans le « chaos » d'une documentation savante du siècle des Lumières, les inscriptions et l'exception du patrimoine local : un parcours dans les archives de Jean-François Séguier

In the "chaos" of a scholarly documentation of the age of enlightenment, the inscriptions and exception of local heritage: A journey through Jean-François Séguier's archives

Michel Christol

- 1 L'histoire locale a été une matrice de réflexion pour les savants et les antiquaires, à l'époque moderne. L'« antiquaire » s'occupe avant tout des monuments de sa ville natale, ceux qui sont les plus proches et qui sont emblématiques des sites considérés comme les plus prestigieux, donnant matière à la réputation du lieu ou à son éminence. Tels étaient les érudits narbonnais qui ne cessèrent de copier ou de recopier les inscriptions latines ou bien de dessiner ou de redessiner les blocs sculptés qui ornaient les murailles de leur ville¹. Ils imaginèrent même que, dans l'espace d'un grand archevêché, qui profita de cette position prééminente pour s'agrandir aux dépens de ses voisins, les inscriptions des paroisses rurales auraient, toutes, été transportées depuis le siège archiépiscopal² : pour eux la ville s'impose à la campagne et à ses bourgs.
- 2 Dans un tel contexte, si un de ces érudits se lance dans un ouvrage à prétentions historiques, c'est à l'histoire ecclésiastique locale qu'il réserve son attention, car elle assure la transition entre l'époque antique, dont l'importance était reconnue et dont l'héritage des traces était réel, et leur temps, dans une continuité qui a pour elle l'évidence. Cette particularité de la réflexion, portant sur la constitution des

communautés humaines et sur leur destinée, permettait d'enjamber la durée et elle s'y inscrivait comme une permanence, gage de stabilité : l'histoire des évêques de Béziers de P. Andoque en porte témoignage³. Il fallait aussi ajouter dans l'histoire des villes l'émergence de pouvoirs laïcs, avec des institutions propres et le constat d'évolutions souvent conflictuelles. Mais, le plus souvent le cadre d'ensemble restait celui d'un évêché et de la ville qui était la résidence épiscopale.

- 3 Il en va ainsi à Nîmes, où finit par s'imposer, dans le terreau où se forma le premier Jean-François Séguier (1703-1784), l'œuvre de Léon Ménard (1703-1767). Elle se caractérise à la fois par son ampleur et par ses prétentions historiques⁴. Publiée entre 1750 et 1758, à un moment où l'auteur atteignait sa maturité, elle s'achevait par un volume, qui n'avait pas été prévu initialement, mais où l'on trouvait la présentation des monuments les plus remarquables et celle de documents antiques moins spectaculaires. Les inscriptions latines ou grecques y tenaient une bonne place, car elles constituaient déjà une documentation incomparable sur la vie d'une cité gallo-romaine : Nîmes, après avoir été une ville de l'époque protohistorique, était devenue le chef-lieu d'une vaste cité, s'étendant des rives orientales de l'étang de Thau jusqu'à la rive droite du Rhône. Entre le moment de l'esquisse du projet et celui de sa réalisation, l'appréciation du point de départ s'était profondément modifiée. Dans le temps court d'une décennie les perspectives d'analyse et les paradigmes de l'écriture éclairée, sur ce point du plan de l'ouvrage, avaient nettement changé (fig. 1 et 2).

Fig. 1

Nîmes (Gard) au milieu du XVIII^e siècle, « vuë de la ville de Nismes du côté de la Tour-Magne », par John Rocque, estampe, bibliothèque municipale de Nîmes

© BM Nîmes

Fig. 2

Nîmes (Gard), « Plan de la ville de Nîmes ancienne et moderne », plan de John Rocque, 1751, musée du Vieux Nîmes, 940.2.6

© Musée du Vieux Nîmes

- 4 C'est dans ce cadre qu'il convient de situer la vie et l'œuvre de Jean-François Séguier⁵. Mais s'ajoutent, à son propos, des considérations spécifiques, relatives à la singularité de son parcours. Jean-François Séguier ne se laisse pas réduire à cet idéal-type de l'antiquaire ou du savant qui ne conçoit d'histoire que locale et qui s'établit dans cette voie. S'il l'avait été dans sa jeunesse – c'est-à-dire au temps des commencements d'une œuvre qui s'inscrit dans la durée du XVIII^e siècle (1703-1784) –, il faut se rendre à l'évidence : il y a un second Séguier, à partir du moment où il se lia comme secrétaire au marquis Scipione Maffei, qu'il accompagna dès lors, dans son « tour d'Europe », puis dans ses déplacements italiens, sans oublier les temps de la stabilité qu'offrait la résidence dans la ville de Vérone. Séguier s'était engagé aux côtés d'un personnage de premier plan dans la République des Lettres, qui l'entraîna immédiatement dans un long parcours européen : après le Languedoc et la Provence, ce furent Paris, Londres, Amsterdam, Vienne, les grandes capitales européennes, avant Rome. 1732-1735 : ce sont, hors d'Italie, quatre années trépidantes dans la société des Lumières, dans les lieux de culture les plus réputés, ce qui permit de rencontrer des savants de toutes disciplines, de nouer des contacts qui ne seront jamais perdus dans des milieux où la lettre était un outil d'information essentiel et le garant d'une présence dans les réseaux de sociabilité les plus divers⁶. Puis ce fut l'ancrage dépayçant à Vérone, entrecoupé de déplacements dans les grandes villes de l'Italie moderne, notamment Rome. Mais c'est le moment où fructifièrent pour le jeune Nîmois la position d'auxiliaire qu'il détenait auprès du brillant et bouillant marquis, et tous les réseaux de relations dans lesquels il était, de ce fait, entré, et d'abord ceux de l'Italie savante et érudite. C'est pourquoi l'approche de toutes les disciplines scientifiques qui attiraient le jeune homme se

produisit désormais dans un cadre toujours élargi, avec un horizon savant choisi qui le liait aux contemporains les plus réputés.

- 5 Il en va ainsi de son épanouissement dans la pratique des inscriptions antiques, cet engagement dans l'activité d'épigraphiste qui l'attachait à une documentation écrite sur la pierre, à laquelle on prêtait de plus en plus d'attention comme source d'information sur les temps anciens. Les inscriptions, en effet, faisaient retrouver directement des objets, des mots, des situations des temps anciens. Elles semblaient apporter, tout autant que les grands monuments dont peu, en définitive, survivaient, et peut-être plus que les médailles ou les éléments de sculpture, des informations de grande valeur, mais seulement à qui savait les comprendre et les commenter. À la différence des œuvres littéraires antiques, remises en honneur à la Renaissance, mais connues par une transmission manuscrite, qui assurait la connaissance des textes avec tous les risques pesant sur la copie – les maladresses ou bévues sont innombrables : transformations des mots, coupures des phrases, oublis, etc. –, les inscriptions antiques faisaient entrer dans la période de l'Antiquité de la manière la plus directe : chaque découverte remettait devant les yeux du lecteur des documents originaux, comparables aux archives écrites des époques postérieures. En effet, les inscriptions proviennent directement de leur époque, leur mise au jour ou leur réexamen font effectuer des sauts dans le passé qui reconduisent en général entre le II^e siècle av. J.-C. et le IV^e siècle ap. J.-C., si l'on se limite aux inscriptions latines, dans des temps encore plus reculés si l'on y joint les inscriptions grecques. Elles font brusquement remonter dans une période antique car la pierre restitue des noms de personnes de ce temps et les faits qui sont décrits le sont dans un langage pleinement « contemporain ».

Jean-François Séguier en son temps

Les jalons d'un parcours dans la République des Lettres

- 6 En suivant Scipione Maffei, en acceptant de conduire avec lui de grands projets relatifs aux inscriptions antiques, mais en nourrissant l'espoir de prolonger quelques-unes de ses passions de jeunesse, Séguier abordait les grands problèmes de la science épigraphique en cours de gestation. En reconnaissant l'intérêt des inscriptions et leur utilité pour la connaissance de l'Antiquité, tout érudit ou savant qui s'était imprégné de l'« esprit scientifique » de son temps, et qui s'était convaincu de la nécessité d'approches rationnelles, devait s'imposer des préalables de méthode. Il convenait de bien les mesurer et de les maîtriser⁷. Tout comme l'avaient fait les Bénédictins de Saint-Maur pour les témoignages supposés appartenir au passé des églises chrétiennes, l'érudit ou l'antiquaire, s'il voulait faire progresser les connaissances sur les sujets qu'il abordait, devait aussi reconnaître toutes les altérations que les documents épigraphiques subissaient. Ils étaient trop souvent considérés comme des variables informatives pour justifier, dans les querelles du temps présent, des prétentions qui s'attachaient à l'histoire locale : on n'hésitait jamais à aller jusqu'au faux si le résultat acquis devenait spectaculaire. Même à Nîmes, où l'abondance épigraphique paraissait évidente, et même à propos de l'histoire de cette ville, il en circulait. Certains se refusaient à « démêler le vrai du faux », succombant alors à l'attrait du sensationnel que paraissaient leur certifier les documents frelatés qu'on leur faisait tenir.

- 7 On était aussi négligent dans la copie et dans la transmission des textes, en multipliant ainsi les entorses à l'exactitude, sans éprouver la moindre gêne : on retouchait, on corrigeait même pour montrer ses capacités en langue latine ou grecque, on transformait pour embellir. Tout savant soucieux de précision pouvait aisément remarquer que les mêmes inscriptions finissaient par se présenter sous des formes variables, selon les recueils, en raison de transmissions défectueuses, de lectures hasardeuses ou de copies erronées. La qualité de l'information n'était donc pas toujours garantie, et donc pesait sur bien des travaux le soupçon d'imperfection, faute de disposer de la meilleure documentation, celle qui, expurgée de ses altérations ou exempte de défauts, apportait enfin des sources propres à soutenir l'étude et la réflexion, et à rassurer ceux qui s'y engageaient. Atteindre le vrai dans la documentation était pour le savant une épreuve préalable, mais point aisément réalisable. Séguier, lui-même, décrit une situation qui le désole et signale en même temps les difficultés qui apparaissent à qui souhaite y porter remède :

Il naît souvent des doutes à ceux qui consultent ces recueils sur l'exactitude des inscriptions qu'ils contiennent. Gruter, Reinesius, Muratori s'en sont fiés à la foi d'autrui : les copies infidèles qu'on leur a fournies, en grossissant leurs collections n'ont fait que multiplier les fautes et les rendre plus défectueuses.

Plusieurs des corrections souvent ingénieuses que d'autres savants ont faites ont été démenties par l'inspection des originaux. Ils leur ont fait dire ce qu'ils ont voulu, et non ce qu'ils contiennent, témérité qu'inspirent le savoir et la trop grande lecture.

Je ne parle point ici des monuments suspects de fausseté, corrompus ou supposés pour faire illusion aux gens de lettres, ou pour servir d'autorité lorsque les titres légitimes manquaient à ceux qui les ont forgés : ils doivent être entièrement rejetés ; mais il n'est pas toujours aisé d'en porter un jugement assuré surtout lorsque des personnes accoutumées à l'ancien style lapidaire se sont efforcées de les faire passer pour antiques et d'imposer à ceux qui s'y appliqueraient⁸.

- 8 Quant à l'exploitation et à l'interprétation, elles nécessitaient non seulement la maîtrise des langues anciennes, mais aussi la connaissance de bons travaux. Ceux-ci devaient apporter sur tous les domaines dans lesquels faisaient entrer les inscriptions (la vie religieuse des différentes provinces, la vie institutionnelle des cités, la vie de l'empire romain, les usages funéraires, etc.), les moyens de comprendre avec clarté et avec efficacité. L'épigraphiste ne pouvait se passer de bibliothèques, lieux de stockage du savoir, autant celui d'auteurs anciens que celui d'auteurs du temps présent. Il lui fallait surtout une bonne familiarité avec cette documentation, c'est-à-dire avec le « style lapidaire », qui abrégait souvent les mots et usait de formulations stéréotypées.
- 9 Lorsque Scipione Maffei disparaît en 1755, et que Jean-François Séguier revient dans sa ville natale, il apporte avec lui ce que le marquis – et lui-même – avaient accumulé d'ouvrages littéraires et épigraphiques, et même archéologiques ; il arrive avec des travaux publiés, dus à sa propre plume (en sciences naturelles essentiellement), mais aussi avec des manuscrits qui contenaient le produit des travaux épigraphiques engagés à l'initiative de son protecteur (ce dernier avait eu deux grands projets, une *Ars critica lapidaria* (fig. 3) et un recueil général des inscriptions antiques, qu'il avait dû transformer en index absolutissimus)⁹ ; surtout, il arrive en ayant à sa disposition un immense réseau de relations qui allait lui permettre de conserver le contact, tant bien que mal, avec tous les secteurs du savoir qu'un homme du XVIII^e siècle pouvait cultiver¹⁰.

Fig. 3

Page de titre de l'*Ars critica lapidaria* œuvre inachevée du marquis Scipione Maffei, transmise par Séguier à Sebastiano Donati, qui en assura la publication à Lucques en 1765.

© F. Pugnière

- 10 Pourtant, même éloigné de Nîmes, Séguier n'avait jamais rompu les ponts avec sa ville natale. Ses frères demeuraient à Nîmes ou dans les environs. Il avait entretenu avec eux une correspondance et, par exemple, Joseph-Maximilien lui transmet longuement les détails des découvertes qui se produisirent en 1739 sur le site de la Fontaine, que la ville aspirait à transformer en grand jardin public en le monumentalisant et en lui donnant une perspective qui allait plus tard faire apparaître dans l'espace urbain les actuelles Allées Jean-Jaurès¹¹ (fig. 4).

Fig. 4

Nîmes (Gard), « vue des nouveaux canaux et embellissements de la fontaine de Nîmes », gravée par François-Philippe Charpentier

© F. Pugnière

- 11 C'est ce qui lui permit, sitôt de retour en 1755, de se replonger sans trop de difficultés dans l'histoire locale et dans l'étude des témoignages du passé local, notamment les inscriptions. Mais il le faisait après un détour et une absence, qui, sans conteste, l'amenaient à considérer d'une manière tout à fait différente cet objet scientifique qu'étaient les inscriptions antiques. Les préoccupations d'une historien « local » et d'une histoire « locale » subsistaient, mais l'outillage scientifique avait pris d'autres dimensions.
- 12 Cette maturation de la personnalité peut se mesurer grâce à la documentation qui, par son legs, se retrouve actuellement à la bibliothèque Carré d'art. En témoignent les volumes de manuscrits, les dessins, les lettres et les petits papiers : c'est la mise en forme du savoir d'un épigraphiste, qu'il faut découvrir dans sa construction progressive. En effet, en rentrant d'Italie en 1755, Séguier fit transporter les livres qui lui étaient familiers, et notamment les acquisitions qu'il avait faites chez les libraires. Il les transmit à l'Académie de Nîmes à sa mort. Tous passèrent à la ville de Nîmes, et l'essentiel se retrouve à présent dans les réserves de la bibliothèque Carré d'Art. Quant aux autres archives¹² – la correspondance (principalement une correspondance passive, car il y a peu de brouillons qui subsistent), les notes¹³, les carnets, les travaux restés manuscrits –, elles se retrouvent pour les mêmes raisons dans ce même lieu à Nîmes, à l'exception de plusieurs volumes manuscrits qui sont devenus, à la BnF, les cotes Lat 16929 à 16935. Ces derniers ont été transportés dans la Bibliothèque impériale par Chardon La Rochette en 1805, suscitant une polémique jamais apaisée. Mais en ce qui concerne la correspondance active, à Nîmes, c'est dans les archives de l'Académie, que l'on trouve quelques belles reliques de l'activité épistolaire. Néanmoins, comme le reconnaissait Séguier, régnait déjà dans son logis « le chaos immense de [ses] papiers », titre heureusement attribué par Emmanuelle Chapron à une étude qui constitue le meilleur guide d'emploi de cette documentation.

Du premier Séguier au savant reconnu : du recueil des dessins à la collection

- ¹³ Un des premiers témoignages les plus solides de l'activité d'épigraphiste est concentré dans un recueil de dessins. C'est le manuscrit 109 dans la numérotation actuelle de la bibliothèque municipale, qui modifie celle qui, plus ancienne, avait été fixée par le catalogue du bibliothécaire Thomas de Lavernède¹⁴. Ce recueil de dessins, composé d'une main précise et élégante, est sans aucun doute antérieur à la rencontre avec Scipione Maffei, qui tout de suite louait l'habileté du Nîmois comme dessinateur. Il peut apparaître, avec le recul du temps, comme le marqueur d'une phase d'engagement de jeunesse dans un projet de publication d'inscriptions.
- ¹⁴ En effet Séguier, dans ce recueil, ne se contente pas de présenter les inscriptions telles qu'il les lit, en apportant aussi une présentation du support épigraphique qui le conduit à dessiner des autels, des stèles, des plaques, etc. Il réalise une enquête qui le conduit à visiter quelques agglomérations du voisinage. Il va jusqu'à Brignon, donnant ainsi l'inscription de *Sex. Licinius Pacatus* (pl. 29, V : « Brignon ad Templum »), ou jusqu'à Aramon (pl. 65, n° VII) qui lui fournit ainsi la plaque des frères *Iuventii*. Il se rend même à Teillan, à proximité d'Aimargues sur les bords du Vidourle, où il peut recopier l'ensemble de la collection constituée par Simon de Bornier, à un moment où, par mariage, le château était passé dans les mains des Montolieu¹⁵. La carte de ses repérages et de ses copies donne la mesure d'un premier espace qui, à partir de la ville de Nîmes, constitue un horizon ou un environnement relativement restreints, surtout étalé entre Rhône et Vidourle, qui ne coïncide qu'à peu près avec l'extension de l'évêché de Nîmes (fig. 5).

- 17 De ce point de vue, le travail qu'effectue Jean-François Séguier vise à s'approcher de l'exhaustivité, à défaut d'y parvenir. Il mentionne donc des ouvrages imprimés, dans lesquels une récolte d'informations était possible, qu'il s'agisse d'un travail de portée générale, comme le grand recueil épigraphique de Jan Gruter, dont il extrait les inscriptions qui auraient correspondu à l'espace qu'il envisageait d'étudier, ou bien comme l'ouvrage de Polido d'Albenas qui se rapportait plus spécifiquement à la ville de Nîmes. Mais il ajoute des sources manuscrites : les recueils de Rulman, de Grasser, de Guiran, celui de Davin, en incluant même une inscription conservée en Angleterre (« *ex Anglia* »), dont la copie lui était parvenue de ce pays lointain.
- 18 Quel que soit le résultat au regard des exigences qui peu à peu se sont exprimées, on dispose avec ce manuscrit 109 d'un état de l'information correspondant aux premières décennies du XVIII^e siècle. Il est utile pour comprendre certains phénomènes culturels, inscrits dans le rapport à l'Antiquité : le plus évident est le développement du phénomène de la collection, bien perceptible dans la ville de Nîmes, mais aussi à la campagne, où quelques cas particuliers – tel celui qui concerne la collection qu'avait réunie la famille de Bornier au château de Teillan, près d'Aimargues – sont remarquables en raison des choix qui furent faits. En effet, dans cette demeure campagnarde d'une dynastie de serviteurs de l'État, la famille de Bornier, avaient été regroupés de nombreuses bornes milliaires, provenant du tracé voisin de la *via Domitia*, qui peut-être avaient été déjà dispersées dans les villages ou dans les demeures aristocratiques. Leur visite et la présentation de leur contenu permettaient ainsi de mesurer ce phénomène d'acclimatation de l'objet épigraphique dans le vécu culturel de la cité, ou même dans celui de la grande ville voisine de Montpellier, où les Bornier pouvaient aussi faire visiter un cabinet de curiosités.

Passé local et patrimoine : une collection à présenter, un capital d'informations à préserver et à mettre en valeur scientifiquement

- 19 Lorsque Séguier retourne à Nîmes, la construction de la maison, au faubourg des Carmes, dans laquelle il réside à partir de 1772, lui offrira des possibilités nouvelles. C'est là qu'il pourra ajouter davantage d'inscriptions à sa propre collection, jusque-là réduite, reproduire plus aisément les comportements de ses prédécesseurs, mais y joindre une touche particulière, nourrie par les réflexions qu'il avait eues dans la proximité de Maffei et des milieux érudits italiens. Il reproduisait les usages d'un milieu aisé pour qui la collection d'antiques devait être un objectif facile à atteindre, tant l'Italie regorgeait de richesses, étrusques, romaines et même grecques. C'était aussi un milieu cultivé dans lequel certains s'engageaient parfois dans les tâches scientifiques des antiquaires, très souvent en rapport avec la numismatique et l'épigraphie : il devenait alors possible de dépasser l'agrément du collectionneur et d'exprimer l'exigence du vrai, la détestation du faux, ou le refus des artifices et des pièges de la fausse érudition. Nourri de son expérience de l'Italie et plus particulièrement de celle qu'il avait acquise à Vérone, Séguier suit l'exemple de son mentor, Scipione Maffei, qui s'était de longue date engagé dans la mise en place d'une bibliothèque publique, qu'il ne pourra créer, et d'un site public, dédié à l'accueil, à la préservation et à la présentation d'inscriptions, qu'il organisera et fera connaître par des publications. Séguier, en l'imitant à sa propre manière, ajoute ainsi à l'acquisition de documents antiques de valeur plutôt modeste – ce qui le situe à l'opposé des collectionneurs plus sensibles à la

valeur ajoutée qui provient du coût de l'objet, tels le marquis de Calvière ou le médecin avignonnais Esprit Calvet¹⁶ – le souci de préserver une documentation et d'assurer sa conservation dans la durée. Beaucoup d'inscriptions furent même acquises gratuitement : petits gestes de sociabilité qu'il sait relever, ou bien hommages respectueux au savant. Le volume correspondant au manuscrit BnF Lat 16930 en garde des traces. Quand il dédommageait le vendeur, on peut lire « comparavi » (« j'ai acheté ») ; quand on finissait par lui offrir une inscription, surtout quand elle présentait un intérêt qui aurait pu lui conférer une bonne valeur marchande, il fait allusion à la *liberalitas* du donateur, c'est-à-dire à « sa générosité ». C'est ce qui se produit au moins pour l'acquisition de deux documents remarquables. D'abord, pour un petit autel à Jupiter et à la Terre Mère, qui était en possession de Fléchier Saint-Julien, neveu de l'évêque de Nîmes : « meis ex Flecherii liberalitate accessit » (« il est passé dans les objets de ma collection grâce à la générosité de Fléchier »)¹⁷ (fig. 6).

Fig. 6

Reproduction de la p. 1449 du manuscrit BnF Lat 16930, dans laquelle il évoque le don d'un autel dédié à la Terre Mère, qu'il recueille dans sa collection.

© Gallica BnF

- 20 Ensuite et surtout pour l'inscription dite « géographique », qui présente un très grand intérêt pour la connaissance du pays puisqu'elle mentionne un certain nombre d'agglomérations, dont beaucoup ont été identifiées. Elle avait été trouvée à proximité de la Fontaine, mise au jour en 1747 dans un champ situé sur le chemin de Sauve, et elle avait abouti chez Monsieur Esprit de Saint-Julien, selon Ménard. C'est chez ce personnage marquant de l'élite nîmoise que Séguier l'avait vue et copiée, comme l'atteste une des notes qui se trouve dans un recueil factice de la Bibliothèque Carré d'Art¹⁸. Mais à la fin, elle entre dans sa collection : « nunc autem ex summa cl(arissimi) viri Spiritus Flecherii liberalitate antiquariae meae suppellectilli accessit » (« mais maintenant,

grâce à l'extrême générosité de l'illustre personnage qu'est Esprit Fléchier, elle est passée sur mes étagères d'objets antiques »)¹⁹. L'usage du superlatif rend bien l'intérêt attribué à l'objet et l'importance donnée au geste du donateur.

L'empreinte des fouilles de la Fontaine

Une résultante des découvertes : des dialogues élargis

- 21 Sans aucun doute les découvertes de la Fontaine, qui résultent des travaux engagés en vue de dessiner le paysage d'un jardin qui devait contribuer à remodeler, dans l'esprit du temps, l'espace urbain, sur un site remarquable du point de vue du contexte physique (la résurgence d'une source puissante) avaient constitué dès 1739 un puissant moteur de curiosités savantes. Elles allaient acquérir assez rapidement une place emblématique dans le vécu de la population et dans l'enracinement de sa mémoire patrimoniale, en s'ajoutant à la Maison Carrée et aux Arènes, celles-ci encore embarrassées par toutes les constructions qui s'y étaient accumulées. L'intérêt qui s'exprima immédiatement résultait au plan local des élargissements d'horizon qu'apportaient les découvertes archéologiques et les découvertes épigraphiques. Le « temple de Diane », qui était visible, car ses structures étaient bien conservées en élévation, était à présent complété, dans des zones immédiatement voisines, par des restes antiques qu'il convenait d'interpréter ou de bien définir : cet édifice n'était plus seul, même s'il restait seul en élévation. Les fouilles mettaient au jour les restes de monuments anciens et ajoutaient des inscriptions, c'est-à-dire des textes plus explicites par les termes qu'ils comportaient, ce qui excitait la curiosité des esprits. Le site venait ainsi quelque peu équilibrer dans les contenus de l'histoire locale la majesté de la Maison Carrée, qui supportait aussi une mémoire impériale, puisque certains la considéraient comme le monument dédié à l'impératrice Plotine, originaire de Nîmes : elle exprimait ainsi, de longue date, l'apport de la romanité, mais sans mettre au jour dans les esprits la question des antécédents de la colonie de Rome dont les Nîmois se sentaient les héritiers. Sans que ce soit encore exprimé d'une manière argumentée, *Nemausus*, confirmé comme dieu éponyme de la cité, allait peu à peu imposer et ancrer dans ce lieu sa présence comme divinité ancestrale : sa définition allait aussi se clarifier, en étant débarrassée de la légende qui longtemps avait accompagné sa présentation et celle de son rôle, car, tenu comme fils d'Hercule, il passait pour le fondateur de la ville. Ce mythe allait s'effondrer, devenir fable, et à la place allait se constituer la physionomie d'un dieu « topique », éponyme de la cité.
- 22 L'émotion des découvertes s'était répandue dans la communauté savante. Les échos s'en étaient propagés jusqu'à Paris et l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres avait été sollicitée en la personne de plusieurs de ses membres. Le Cardinal de Polignac, président, avait reçu de l'« abbé de Caveirac », c'est-à-dire d'un ami de Séguier, une relation des découvertes, et Léon Ménard, qui allait ensuite entrer dans la célèbre compagnie, avait fait de même ; Gros de Boze, le secrétaire perpétuel, avait aussi reçu des informations de François Bon, Président de la Chambre des Comptes de Montpellier et correspondant honoraire de l'Académie ; enfin deux membres de la Société Royale de Londres, ayant visité Nîmes, avaient copié les inscriptions et avaient, de leur côté, en passant par Paris, informé de toutes ces découvertes Joseph Bimard de la Bastie (1703-1742), un savant trop tôt disparu, qui avait été un soutien du jeune Séguier. Gros

de Boze et La Bastie reçurent la charge d'analyser toutes ces informations et d'en faire rapport à l'Académie, ce qui fut publié sous le titre « Antiquités découvertes à Nîmes en 1739 »²⁰. Les Académiciens, non sans condescendance, car Bimard de la Bastie était toujours prêt à imposer sa personne et ses points de vue dans les débats du savoir ou de l'érudition, évoquent « les curiosités des savants du pays », mais celles-ci leur paraissaient fort peu pertinentes, car les visiteurs anglais « avaient des yeux plus familiarisés avec ces sortes de monuments que ceux des savants du pays ». Ils relèvent donc des insuffisances d'information, apportent des renvois à leurs propres travaux, arbitrent entre les conjectures de l'Abbé de Caveirac et de Léon Ménard, quand ils les estiment recevables, ce qui n'est point toujours le cas. Mais, quelle que soit la distance que leur permet d'établir leur position parisienne et leur incontestable supériorité scientifique, Gros de Boze et Bimard de la Bastie, peut-être davantage le second que le premier, disposaient d'une bonne pratique de la science épigraphique. Leur propos montre une bonne maîtrise de l'information, et une habileté certaine à commenter les textes qui leur étaient parvenus, sans pour autant percevoir quelques difficultés, inhérentes à l'état des copies qui leur avaient été adressées. Même s'il ne pouvait pas aboutir totalement, notamment, en ce qui concerne les inscriptions grecques, en raison de la fragmentation des inscriptions, leur effort était d'une réelle qualité, parce que leur démarche était pertinente, soutenue constamment par des commentaires judicieux, c'est-à-dire par une réflexion maîtrisée.

Séguier et le dossier des inscriptions de la Fontaine

- 23 Séguier, pour sa part, quoiqu'éloigné de Nîmes, mais vivant dans un environnement propice, à Vérone, avait les moyens d'appliquer son esprit critique ou sa capacité d'examen aux informations reçues, qu'elles le soient par lettre ou par les commentaires imprimés.
- 24 Il était resté toujours en contact avec ses frères. Avant même de pouvoir prendre connaissance du rapport de Gros de Boze et de Bimard de la Bastie, il avait reçu une longue information depuis Nîmes, grâce à son frère Joseph-Maximilien. On dispose de la réponse qu'il lui fit, mais seulement par une copie qui fut réalisée au XIX^e siècle par un érudit nîmois, Auguste Pelet. Elle confirme toutes les difficultés que durent affronter les premiers commentateurs, y compris ceux de l'Académie. Elle montre aussi, d'une manière indépendante, la maîtrise scientifique dont disposait déjà le Nîmois. À propos d'une copie qu'il recevait et qui devait susciter des corrections de la part des savants de Paris, il faisait aussi remarquer que ce qu'on lui avait transmis n'était pas satisfaisant, et qu'il fallait reprendre l'ouvrage : revoir le texte avec attention, s'attacher aux détails qui suscitaient des interrogations, afin de résoudre des difficultés de compréhension qu'il mettait en évidence.
- 25 C'est le départ d'une longue histoire, fruit de cette insatisfaction provoquée par l'éloignement. Car dès son retour à Nîmes, il semble qu'il se soit attaché à revoir l'ensemble des inscriptions qui avaient été délagées et qui avaient été déposées au temple de Diane (fig. 7).

Fig. 7

Nîmes (Gard), Bibliothèque municipale, relevé des inscriptions de la Fontaine, exécuté par Jean-François Séguier postérieurement à son retour en 1756. Au centre, copie complémentaire de l'autel dédié à Jupiter et à *Nemausus*, effectuée en 1760 et ajoutée à l'ensemble, ms 110.

© Bm Nîmes

- 26 Celle qui l'intriguait, selon sa réponse de 1740, fut alors revue et retouchée à plusieurs reprises, avant que, répondant à une sollicitation d'un correspondant arlésien, il n'accomplisse, de nuit, à la lueur d'une bougie qui avivait les traces des lettres qui subsistaient sur la pierre, une révision décisive.
- 27 Dans la progression des connaissances sur le passé nîmois le commentaire d'une inscription mise au jour en 1752 « dans le bassin de la Fontaine », est sans aucun doute décisif pour la cristallisation de ses idées. Le dossier de la correspondance est limité à une copie de la réponse qu'il fit à son oncle, Jacques de Rozel, qui lui avait écrit afin d'obtenir une « explication » (cette lettre est malheureusement perdue). En effet, venait d'être dégagé un autel remarquablement conservé qui présentait, outre une dédicace à Jupiter Héliopolitain, le dieu de la colonie romaine de Beyrouth en Syrie, et à *Nemausus*, associés pour la circonstance, des bas-reliefs latéraux que l'on a par la suite, notamment grâce à Émile Espérandieu, bien mieux analysés. De Vérone, le 12 septembre, Séguier adressa une longue réponse, qui fut lue par le marquis Alexandre Pierre-Henri de Rochemore (1728-1770), le 2 novembre, lors de la séance ordinaire de l'Académie de Nîmes, qui venait tout juste de naître. Il en subsiste une copie, insérée dans les archives de l'Académie, qui comporte quatre pages denses. Elles constituent un commentaire, très large par les perspectives tracées, qui malheureusement ne fut pas connu et qui resta dans les archives de l'Académie de Nîmes jusqu'à ce que François Pugnère le redécouvre et nous en communique généreusement le contenu (fig. 8 à 10).

Fig. 8

Nîmes (Gard), archives de l'Académie de Nîmes et du Gard, copie d'une lettre adressée à l'Académie de Nîmes, en 1752, à la suite d'une demande d'éclaircissements de l'inscription se trouvant sur l'autel dédié à Jupiter Héliopolitain et à Nemausus, qui venait d'être découverte à la Fontaine.

© F. Pugnière

Fig. 9

Nîmes (Gard), archives de l'Académie de Nîmes et du Gard, suite de la copie d'une lettre adressée à l'Académie de Nîmes, en 1752, à la suite d'une demande d'éclaircissements de l'inscription se trouvant sur l'autel dédié à Jupiter Héliopolitain et à Nemausus, qui venait d'être découverte à la Fontaine.

© F. Pugnière

Fig. 10

Nîmes (Gard), ancien musée archéologique, autel dédié à Jupiter Héliopolitain et à *Nemausus* (de face, puis côté droit et côté gauche), mis au jour à la Fontaine en 1752.

© musée de la Romanité

/ [r°] Extrait d'une lettre de Mr Séguier écrite de Vérone le 12 septembre 1752 [lu dans la séance du 2 novembre 1752].

Vous m'avez fait bien du plaisir, Monsieur, de me mander la belle inscription que l'on a trouvée dernièrement dans le bassin de notre fontaine. Pour peu qu'on se soit appliqué à l'étude de ces sortes d'antiquités, et que l'on connaisse le style lapidaire, il est facile de l'expliquer. Mais avant que de le faire il faut remarquer qu'il y avait à Héliopolis dans la Syrie un temple fameux où l'on adorait le soleil, d'où cette ville qui est aujourd'hui *Balbec* avait pris son nom. Car ce mot ne signifie que ville du soleil...

/ [v°] Venons à présent à l'explication de l'inscription [---] que je lis sans abréviation
jovi optimo maximo heliopolitano

et nemauso

caius julius tiberii filius, fabia,

tiberinus, primipilaris, domo

beryto votum solvit

Les trois sigles I•O•M• s'expliquent comme tout le monde sait *jovi optimo maximo*. Le soldat qui était dévot du Jupiter d'Héliopolis, y a ajouté *héliopolitano*. On a des médailles de Sévère où l'on voit un temple avec ces 4 lettres initiales, I•O•M•H• que tous les antiquaires expliquent *jovi optimo maximo heliopolitano*.

Ce soldat qui se trouvait chez nous a joint avec son Jupiter le dieu *Nemausus* de notre fontaine. Ces sortes d'unions ne sont pas rares dans les inscriptions. Nous avons deux dieux topiques unis ensemble dans une autre de nos inscriptions qui est à l'enclos d'Alizon derrière le jardin de M^r Teissier. *Nemauso, Urniae et Avicanto*.

C. Julius Tiberinus est celui qui fait l'inscription. Son prénom était *Caius* et celui de son père *Tibère*.

Fab. C'est-à-dire *fabia* en sous-entendant *tribu*. Vous savez qu'on exprime toujours ainsi les tribus auxquelles appartenaient ceux qui avaient droit d'assister aux comices. Chacun dans cette grande assemblée se rangeait sous celle à laquelle il était agrégé pour donner ensuite sa voix. Ce soldat était de la tribu *fabia*. La nôtre était la *voltinia* qui se trouve souvent dans nos inscriptions en abrégé *VOLT*, et quelquefois tout au long *VOLTINIA*.

Les deux lettres P•P• sont la seule sigle qui peut faire quelque peine à un antiquaire. Je lis *primipilaris*...

Domo Beryto. Ces mots signifient que Tiberinus habitait à Béryte dans la Phénicie,

que c'était sa patrie. C'est une expression familière aux auteurs de la bonne latinité, et encore plus au style lapidaire. Suétone en parlant de Vitellius dit, *caeterum P. Vitellius domo Nuceria*, et ainsi parlent Tacite et Tite Live en plus d'un endroit. L'inscription de Gruter p. 430. 4. *C. Terentius Philetus domo Roma*, et nous avons dans les inscriptions qui ont rapport à notre patrie *domo Nemauso*...

- 28 C'est un commentaire pas à pas du texte, une fois que sa structure a été reconnue et démontée, afin d'en saisir les articulations et d'apporter les meilleurs éclaircissements. Un des points les plus importants de la construction, fermement mis en évidence par Séguier – et en conséquence un élément essentiel de la réflexion qu'il présente au lecteur –, se rapporte à l'association des deux divinités, Jupiter Héliopolitain, dieu étranger à Nîmes, et *Nemausus*. Elle s'éclairerait, au moins en partie, par l'identité du dédicant, qui est originaire de Beyrouth, où la divinité étrangère a une position remarquable dans le panthéon local, et par la présence d'une représentation figurée de cette divinité sur une des faces de l'autel. Les questions d'origine, mettant en confrontation le local, appelé « topique », et l'extérieur – c'est-à-dire un autre caractère « topique » mais en situation d'altérité – structurent la réflexion, ce qui a permis, plus récemment, d'ouvrir les perspectives d'une explication plus complète ou plus totalisante²¹. Celle-ci met en évidence, mieux qu'auparavant, le rôle essentiel que tenait dans le panthéon local le dieu *Nemausus*, qui accueillait à ses côtés une divinité en tout point comparable.
- 29 L'inscription permet, associée à d'autres qui étaient alors des découvertes récentes – elles provenaient aussi des fouilles de la Fontaine –, d'aborder de front un point essentiel dans l'approche des origines de la ville : celle de sa fondation et de son développement. En ce lieu les nouveaux documents situaient désormais l'ancrage d'une divinité, celle qui était éponyme de la cité, mais leur nombre et la qualité de leur contenu montraient, plus fermement qu'on ne pouvait l'imaginer jusque-là, sa position dominante dans le panthéon local. En effet, les découvertes – et celle de 1752 apportait aussi une contribution décisive – avaient sans cesse accru les références au dieu *Nemausus* et avaient inscrit sa présence, du point de vue topographique, dans ce lieu où la curiosité qui s'attachait à des fouilles exceptionnelles situait plus fermement que par le passé une part significative des antiquités de la ville. Dès les premières fouilles et dès les premiers résultats, ce bouleversement mémoriel était apparu comme une nouveauté indiscutable.

Mieux définir le dieu *Nemausus*

- 30 On notera que le commentaire de Séguier ne retient plus rien de la légende de *Nemausus*, fils d'Hercule : aucune référence, aucune allusion. Le silence reflète un choix ferme dans un débat qui agissait les érudits locaux depuis bien des décennies²², et qu'ils se refusaient à clore par une dénonciation ou par une mise à l'écart de la légende. Plus que le refus de s'engager dans un faux problème, ce serait plutôt l'affirmer comme tel en l'occultant qui paraît avoir été au fondement du commentaire du savant, encore éloigné de sa ville natale.
- 31 Mais c'est ce que l'on trouve aussi chez Ménard. L'*Histoire* de cet érudit est publiée à partir de 1750, un peu plus de dix ans après les premières découvertes (fig. 11).

Fig. 11

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Prospectus de l'Histoire de Nîmes de Léon Ménard, diffusé en 1744, alors que l'ouvrage était seulement prévu en trois volumes (il en aura six, publiés entre 1750 et 1755, suivis d'un septième publié en 1758).

© F. Pugnière

32 Dans le premier volume, il refuse d'emblée de suivre la légende :

L'origine de la ville de Nîmes est d'une ancienneté si reculée qu'on ne saurait percer les obscurités de ses premiers temps, obscurités qui nous dérobent la connaissance de son fondateur et de l'époque précise de la fondation. Aussi n'ai-je garde d'avancer, sur le faible témoignage de Parthenius, ou plutôt d'Étienne de Byzance, qui le dit d'après lui, que cette ville ait été fondée par un des Héraclides ou descendants d'Hercule, appelé Nemausus.

Il n'est rien de si frivole que les raisons qu'on emploie pour établir cette chimère. Nous savons que ce qui est dit des expéditions d'Hercule, à l'occident des Alpes, n'est qu'un tissu de fables et de mensonges²³.

33 Même si le jugement paraît sans appel, aucune alternative n'est esquissée, puisque le sujet serait hors de portée de la raison. Toutefois, par la suite Ménard fait de *Nemausus*, sans trop insister, l'un des dieux dont le sanctuaire se serait trouvé à la Fontaine, où, à son avis, la construction la plus marquante était celle de bains, correspondant au temple dit de Diane :

Si la colonie de Nîmes donnait ses soins à l'utilité et à l'avantage de ses citoyens, elle ne négligeait pas le culte de ses dieux. Il paraît que, vers le temps de la construction des bains publics, dont je viens de parler, elle fit aussi, tout auprès un superbe temple, aujourd'hui à moitié détruit, dont il nous reste néanmoins assez pour juger de toute son ancienne beauté.

Quelques-uns, par une erreur assez mal fondée, mais qui n'a pas laissé de prévaloir jusqu'ici, en attribuent la dédicace à la déesse Diane. Cet édifice paraît bien plutôt avoir été consacré aux principales divinités dont le culte venait de s'introduire dans cette ville par le commerce étroit de ses habitants avec les Romains, divinités dont

la plus considérable, vraisemblablement le dieu Nemausus, qui était devenu le génie et le dieu tutélaire de la colonie, avait son autel placé au fond du temple, et les autres, leurs statues seulement dans les douze niches qui sont autour des murs, en sorte que c'était comme le panthéon de la colonie²⁴...

- 34 Cette première approche de Ménard, effectuée en deux temps, révèle chez lui une sensibilisation à la reconsidération du sujet, comme si le temps était venu de l'aborder d'une autre manière, de le formuler sur de nouveaux fondements, et de s'orienter dans de nouvelles perspectives. C'est signifier que la personnalité de *Nemausus* est à présent mieux définie grâce aux nouvelles découvertes épigraphiques. L'emplacement de découverte de ces dernières pousse à réfléchir aux fonctionnalités du site de la Fontaine. S'efface même peu à peu l'interrogation sur l'importance de la légende : chez Ménard elle ne tient que peu de place, n'apparaissant que pour le temps d'une réfutation. Elle ne se retrouve plus chez Séguier, même s'il est vrai qu'il n'avait pas à faire face aux mêmes problèmes de rédaction ou d'écriture : toutefois dans ce qui reste de ses archives la légende de *Nemausus* fils d'Hercule disparaît de l'horizon scientifique.
- 35 Le façonnement de la divinité attestée à l'époque romaine fait donc place à une attention plus soutenue aux données topographiques, le discours étant soucieux de se référer aux divers lieux qui se partageraient le site de la Fontaine et qui, maintenant, semblaient liés à la source, dont avaient été extraits la plupart des nouveaux documents. On peut dès lors, mieux qu'auparavant, définir le dieu responsable du temple dit de Diane, puisque ce serait le seul édifice cultuel de la zone et que *Nemausus*, désormais, s'impose puisqu'il est aussi connu comme dieu éponyme. Il devenait normal de rechercher à quel emplacement aurait été édifié son temple. Même si ce n'est peut-être point la solution à retenir, c'est une démarche plus rationnelle que propose Ménard.
- 36 Ce propos se retrouve, plus fermement exprimé, dans le volume VII de l'ouvrage²⁵, ajouté un peu plus tard, en 1758, mais il n'est qu'une pièce au sein d'un ensemble qui d'une manière plutôt confuse s'oriente vers l'affirmation que le temple dit « de Diane » à la Fontaine serait celui de *Nemausus*, et point celui d'une autre divinité. Mais le renvoi aux inscriptions récemment découvertes, qui devient un argument, est très net à présent :
- Quant à la principale divinité du temple de la Fontaine, je ne doute pas que ce ne fût le dieu Nemausus. Il n'y avait pas en effet de dieu plus respectable pour les habitants. Ils le révéraient comme le fondateur et comme le génie ou le dieu tutélaire de leur ville. Ainsi, il faut croire que le temple de la Fontaine aura été le panthéon de Nemausus.
- Cette conjecture se fortifie même par diverses inscriptions trouvées de nos jours en fouillant la terre autour de la Fontaine...
- 37 Il convient donc de compléter ce passage par les pages relatives aux inscriptions de la Fontaine, notamment celles qui se rapportent à l'inscription mise au jour en 1752, dont Séguier avait fait le commentaire pour les membres de l'Académie et dont il était possible pour Ménard d'avoir connaissance. Le commentaire de ce dernier²⁶, qui est assez long et détaillé, paraît démarquer à plusieurs reprises le contenu de la lettre, dont le texte a été donné ci-dessus. D'abord par le déroulé du développement : il y a un parallélisme très étroit des sous-chapitres, c'est-à-dire des articulations du discours. Ensuite et surtout parce que l'on relève plus précisément, dans quelques passages, le décalque assez serré de formulations typiques de Séguier, le premier des deux exemples étant à notre avis décisif :

Séguier	Ménard
Les deux lettres P•P• sont la seule sigle qui peut faire quelque peine à un antiquaire. Je lis <i>primipilaris</i> . Ce soldat qui se trouvait chez nous a joint avec son Jupiter le dieu Nemausus de notre fontaine	<i>Primipilaris</i> . Il ne se présente pas d'explication plus véritable que celle-ci pour ces deux lettres initiales. <i>Nemauso</i> . Je ne m'arrête sur ce mot que pour faire observer l'attention religieuse qu'eut le particulier qui rendit ce vœu, de joindre à un dieu étranger celui de la ville où il faisait dresser le monument.

- 38 Enfin, peut-être faut-il aussi relever, parce que les deux auteurs l'utilisent, Ménard l'empruntant à Séguier dans la longue notice qu'il réserve à cette inscription de la Fontaine, la notion de « dieu topique », qui avait été fermement présentée par ce dernier lorsqu'il avait répondu aux interrogations de l'Académie dès 1752.
- 39 Il est dès lors aisé de constater que s'étaient séparées une histoire locale faisant toujours belle place aux légendes ou aux hypothèses les plus fabuleuses, telle celle de la ville aux sept collines²⁷, propre à faire rêver tous ceux qui ressentent en eux une proximité avec l'époque romaine et dans leur ville natale les marques du destin privilégié dont elle aurait bénéficié, et une histoire locale plus marquée par l'esprit scientifique qui tâchait d'imposer la méthode et la raison.

Les inscriptions antiques comme sources d'une histoire locale

L'inscription de la Maison carrée

- 40 Entre le volume I et le volume VII de Ménard était parue la *Dissertation* de Séguier qui portait sur l'inscription de la Maison Carrée. Peu après furent consignées, dans un manuscrit qui allait être plus tard emporté à Paris, les observations relatives à la partie qui concernait les inscriptions de Nîmes dans le dernier volume de l'*Histoire de Nîmes*. C'est à propos de ces travaux que s'ajoutent bien des informations relatives à l'histoire locale, lorsque Séguier, d'une plume efficace, procède aussi, comme l'exigeait sa culture de savant, à la mise au net de la documentation (fig. 12).

Fig. 12

La *Dissertation sur l'ancienne inscription de la Maison Carrée de Nîmes*, ouvrage édité en 1759 par Tillard, libraire à Paris (une seconde édition paraîtra à Nîmes en 1776 chez le libraire Gaude), page de titre.

© M. Christol

- 41 La *Dissertation*, parue en 1759, apportait les résultats acquis l'année précédente, lorsque, à la requête de l'abbé Barthélemy, Séguier avait fait progresser d'une manière décisive l'établissement d'un texte qui n'était repérable, pour le commun des Nîmois, qu'à partir des trous de scellement visibles sur l'architrave de la Maison Carrée, monument emblématique de leur ville. Cette publication, qui allait se répandre dans le monde savant, allait assurer la réputation de Séguier dans la République des Lettres. Mais les archives disponibles dans la ville de Nîmes, en l'occurrence celles de l'Académie, recèlent sur le sujet le document le plus exceptionnel qui soit : la relation par le savant lui-même de sa découverte.
- 42 C'est la copie d'une lettre adressée à Léon Ménard, qui était alors à Paris. Elle est datée du 28 août 1758. Il faut la mettre en rapport avec toutes celles qui datent de la même année, celle de la parution du dernier volume de cet académicien et celle de lecture de l'inscription de la Maison Carrée :

Ce fut le 17^e et le 18^e de ce mois que j'y montai [sur l'échafaudage établi sur la façade], et après avoir calqué trou par trou tous ceux qui y sont sur les dessins que je vous ai envoyés, j'en étalai dans ma chambre toutes feuilles. À peine les vis-je que je m'aperçus que les trous de l'architrave pouvaient former des lettres. Malgré la prévention contraire où j'étais j'y vis clairement des V et des I. Le dernier mot fut celui auquel je m'attachai davantage, comme celui qui me paraissait le plus distinct. Je n'eus pas de peine à y voir *Iuventutis*. Je fis passer en même temps les jambages des lettres de ce mot sur les trous qui me l'avaient représenté. Je fut charmé de voir qu'ils y répondaient parfaitement. Cette première découverte me mena bien vite : je vis que le mot qui précédait celui-ci, finissait par VS, qu'il y avait un point qui le

terminait, de plus que ce mot commençait par un P. Je soupçonnai d'abord qu'il y eût *Principi*, mais voyant que ce mot ne pouvait pas se terminer par VS j'essayai d'y mettre *Principibus*. Je vis aussitôt que ma conjecture était heureuse et qu'en faisant passer les traits des lettres de ce mot par les trous qui devaient les recevoir, ils leur convenaient exactement. Le point qui séparait les deux mots était précisément à l'endroit qu'il fallait. Ces deux mots découverts me rappelèrent d'abord les deux fils adoptifs d'Auguste, Caius et Lucius : je m'écriai « l'inscription est découverte », mais comme il était déjà neuf heures du soir, et que j'étais fort fatigué ce jour-là, je remis au lendemain d'y penser. À peine donc me remis-je à l'examiner que j'y vis clairement les mots L. Caesari Augusti f. cos. Le reste vint à la suite, et en moins d'une heure j'eus tout deviné. Je dessinai sur les trous les lettres de l'inscription que je venais d'imaginer, mon étonnement croissait à mesure que je les traçais, et à peine j'en eus fini l'esquisse que j'y vis à n'en pouvoir douter qu'il y avait

C. Caesari Augusti f. Cos. L. Caesari Aug. f. Cos. Designato

Principibus Iuventutis

Que de faux préjugés ne nous étions-nous pas fait de ce beau monument, me dis-je d'abord à moi-même, que c'était une basilique, celle dont parle Spartien, que c'était un édifice consacré à Plotine, que c'était un Capitole. Toutes ces fausses conjectures s'évanouirent à la vue de cette inscription. Le mécanisme des trous et des lettres qui s'y adaptaient ne me permettait pas de douter que mon interprétation fût fautive : en vain avais-je essayé d'en substituer d'autres, qui n'y convenaient pas, et si par quelque effort d'imagination je trouvais la combinaison de quelques trous qui pouvaient former des lettres ou des syllabes différentes, ceux qui précédaient ou qui suivaient ne pouvant convenir qu'aux lettres que j'y avais tracé, j'étais obligé à me fixer à la première signification. Aussitôt que je fus bien assuré, j'en fis part à quelques amis ; le bruit s'en étant répandu une quantité de personnes s'empressèrent de s'informer comment je m'y étais pris, et pour se convaincre encore mieux, elles voulurent voir les dessins et le mécanisme de mon explication, puisque ce mécanisme servait de démonstration à ma conjecture. Elles parurent satisfaites. Votre suffrage va persuader au public que j'ai deviné...

- 43 Au-delà de la minutie de la description, qui fait penser à celle que l'on réclame d'un expérimentateur scientifique, et qui permet ainsi à tout lecteur ou à tout correspondant de suivre le même parcours, d'effectuer les mêmes gestes et de reproduire à l'identique la démarche heuristique, il y a l'expression, très mesurée, des sentiments qui apparaissent, et qu'il convenait de contenir pour bien aboutir au résultat. C'est une autre dimension de la personnalité de Séguier que l'on découvre ainsi : une maîtrise de soi exceptionnelle. Elle le conduit d'abord à se plier à une interruption, celle de la nuit, puis à reprendre les observations jusqu'à l'achèvement de l'« expérience » à l'issue des épreuves de vérification. À l'arrière-plan du processus de réflexion il se trouve une logique intellectuelle et une méthode rationnelle. La raison de Séguier s'adresse à la raison de son interlocuteur. Mais, plus particulièrement, pourrait se révéler tout au long du récit, calme et équilibré, le ressenti de plaisir qu'apporte la découverte au terme d'une épreuve de recherche qui avait sollicité l'implication de toute la personne.
- 44 Les débats qu'entraîna sa découverte se prolongèrent à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont faisait partie Léon Ménard, mais aussi l'abbé Barthélemy dont l'autorité était très grande. Séguier eut la sagesse de publier ses résultats dans un opuscule qui parut en 1759 et qui fut réédité par la suite, laissant aux opinions libre cours d'expression. Il poursuivit ses recherches et surtout, en matière d'épigraphie, le grand projet qu'il avait eu de mise en forme d'un *index absolutissimus*, c'est-à-dire d'un recueil très complet permettant de savoir où se trouvait une inscription, quels auteurs, publiés ou non, l'avaient déjà décrite ou bien si elle était inédite, enfin quel en était le

texte exact. Parcourant avec attention tous les ouvrages qui pouvaient être utiles pour accroître sa récolte, et les examinant avec le sens le plus aigu de l'exactitude et de la précision, il ne pouvait pas ne pas rencontrer l'ouvrage de Ménard qui plaçait sous ses yeux les inscriptions antiques de Nîmes, celles de sa ville natale, où il était revenu se fixer et où il accueillait, pour en faire connaître les activités, au-delà des « Républicains des Lettres », toute l'Europe éclairée.

Jean-François Séguier et Léon Ménard : les manuscrits de Paris

- 45 La question des rapports scientifiques entre les deux personnes n'est pas aisée à trancher, mais il nous semble possible d'envisager qu'entre les deux Nîmois s'était établi un dialogue dans lequel, en ce qui concerne l'Antiquité, la position de Séguier et le poids de ses avis étaient prépondérants. Mais ce point de vue n'est pas aisé à établir, sauf en quelques cas précis. Néanmoins l'exercice de critique, qu'effectue Séguier sur le travail de son compatriote, montre qu'il se sentait capable de prendre le dessus et d'effectuer des observations complémentaires, sur les localisations, sur les déplacements éventuels, et surtout des corrections, fruits d'une plus grande maîtrise du savoir épigraphique.
- 46 L'analyse critique du résultat qu'apportait Ménard occupe plusieurs pages d'un des volumes manuscrits transportés à Paris par Chardon de la Rochette : c'est le Ms Paris BnF Lat 16930. Il est écrit en latin, car c'était la langue de communication savante à cette époque : Séguier souhaitait informer, apporter à tous ceux qui s'intéressaient à l'épigraphie, une mise au point précise. Pour ce qui concernait Nîmes, l'ouvrage de Ménard constituait, depuis sa parution en 1758, un point de référence. Cette partie de l'œuvre commence à la page 1415 : *nunc autem dicendum occurrit de amplissima Nemausensium inscriptionum series, quam Leo Menardus tradidit in volumine septimo historiae Nemausensis anno 1758 in medium prolato* (« à présent il importe de s'exprimer sur l'ample série d'inscriptions de Nîmes que Léon Ménard livra dans le septième volume de l'Histoire de Nîmes, livré au public en 1758 »).
- 47 L'analyse de l'ouvrage apporte de nombreuses corrections et constitue une avancée dans la connaissance de ces documents d'histoire locale, relatifs à la vie politique et institutionnelle, mais aussi à la vie sociale. Quelques exemples permettront d'apprécier les enjeux qui se dégageaient de cet effort de mise à jour. D'abord bien établir le texte.
- 48 Ainsi, Séguier reprend de fond en comble la lecture d'une inscription religieuse, dans laquelle son prédécesseur, séduit par l'exotisme de la solution, envisageait de lire le nom de la déesse crétoise Britomarte²⁸ : Séguier a beau jeu de montrer la hardiesse de cette construction, et, comme il est dès lors admis, de préférer définir la divinité honorée comme *Mars Britovius*. Cette identification préserve la trace d'une dénomination celtique, en ajoutant l'assimilation à une grande divinité du panthéon romain. À Nîmes on trouve aussi *Mars Lacavus* et *Mars Melovius* : la solution adoptée par Séguier a pour elle d'être soutenue par des parallèles. N'ajoute-t-il pas l'indication qu'en 1764 avait été mise au jour une inscription dédiée à la même divinité, mais incomplète, dont il donnait l'ébauche d'une restitution en distinguant lettres conservées et lettres restituées (fig. 13), et surtout en ajoutant une notation très personnelle sur sa réaction quand il apprit la découverte :

Fig. 13

Reproduction de la p. 1418 du manuscrit BnF Lat 16930, dans laquelle il aborde une interprétation de Léon Ménard sur une divinité, dénommée en réalité Mars Britovius, comme il l'indique. Dans le manuscrit, le sujet s'étend sur les p. 1418 et 1419.

© Gallica BnF

ipse descripsi, paucisque diebus post ex quo refossa est in fundamenta domus, quae tum aedificabatur, structores coniecero, nec precibus nec aere impetrare potui ne exitium istud pateretur (« je l'ai décrite, et quelques jours après celui de la découverte les maçons l'inclurent dans les fondations de la maison que l'on construisait alors, et je n'ai pu demander, soit par une supplique soit par le biais d'un peu d'argent, qu'elle ne subisse pas cette fin »).

- 49 Un peu plus loin il revient sur une inscription de la Fontaine²⁹, qui était de lecture difficile, car la surface inscrite avait été érodée et lissée par l'écoulement des eaux (fig. 14).

Fig. 14

Reproduction de la p. 1419 du manuscrit BnF Lat 16930, dans laquelle il rend compte de sa relecture d'une inscription à la demande de Richard Bouquier d'Arles (avec renvoi à la p. 1402, qui concernait le même sujet). L'inscription mentionne l'« ouvrage de la basilique ».

© Gallica BnF

- 50 Déjà, comme on l'a vu plus haut, il avait demandé à son frère Joseph-Maximilien d'être attentif à la lecture de plusieurs éléments du texte, en ajoutant qu'il fallait aussi adopter une interprétation très précise des mots qui le terminaient : il estimait qu'il y avait mention des tailleurs de pierre (*lapidari*) et des artisans spécialistes du travail du marbre (*marmorari*), c'est-à-dire des équipes d'ouvriers spécialisés qui avaient accompagné le responsable du bon déroulement du chantier, l'*exactor operis basilicae*, c'est-à-dire le contrôleur du « chantier de la basilique », une sorte de maître d'œuvre. Sollicité par un érudit d'Arles qui s'était étonné de l'édition de Ménard, il avait vérifié pour lui, de nuit, le texte, en réalisant une sorte de « lumière rasante », qui faisait mieux ressortir les traces de lettres sur une surface érodée. Il était parvenu à établir sa dénomination (*T(itus) Flavius Hermes*) : aussi réaffirme-t-il, dans cette analyse du travail de son prédécesseur, une lecture effectuée quelques années auparavant et en tire-t-il l'interprétation qui s'impose :

Ille autem Flavius Hermes exactor operum Basilicae, nempe Nemausensis, una cum marmorariis et lapidariis aram voverat » (« Aussi ce Flavius Hermes, maître d'œuvre des travaux de la basilique – celle de Nîmes, bien sûr – avait fait le vœu de cet autel, associé aux artisans du marbre et aux tailleurs de pierre »).

- 51 Il consacre aussi (p. 1421-1423) une longue notice à la relecture d'une inscription qui avait suscité des discussions (« ...cuius explicatio varios doctos viros tenuit », « son explication a retenu l'attention de divers savants »)³⁰. Même de nos jours elle mérite encore d'être réexaminée. Mais la lecture que défend Séguier s'impose : il identifie le dieu *Letinno*, un dieu « topique » comme il est précisé par la suite, car sa dénomination renvoie au lieu-dit Lédenon, d'où elle avait été apportée à Nîmes : c'est ce que rappelaient, écrit-il, les anciens auteurs, et surtout Gaillard Guiran, un des premiers

épigraphistes nîmois. Ici Séguier montre la nécessité d'apprécier toutes les possibilités d'information qu'apporte la bibliographie. Il ajoute aussi une anecdote, qui le met en scène avec Ménard :

At cum lapidem, quem ex liberalitate domini de Latour obtinueram, ipse oculis inspexisset, et genuinum sensum aperuissem, illico exclamavit totam igitur interpretationem suam expungi debere (Mais, alors qu'il examinait de ses propres yeux l'inscription, que j'avais acquise grâce à la générosité de Monsieur de Latour, et que j'en dégageais le véritable sens, il s'écria sur-le-champ que son interprétation devait être éliminée dans son ensemble).

- 52 Peut-être suggérerait-il que Ménard aurait, en définitive, mieux fait de ne pas maintenir son point de vue dans l'ouvrage qu'il avait fait imprimer (fig. 15).

Fig. 15

Reproduction de la p. 1423 du manuscrit BnF Lat 16390, au début de laquelle il fait état d'une discussion avec Léon Ménard, qu'il aurait convaincu par son argumentation, au moins temporairement (à propos du dieu *Letinno*). Dans le manuscrit, l'épisode s'étend de la p. 1421 à la p. 1423.

© Gallica BnF

- 53 Ce ne sont que des exemples d'un minutieux travail de correction, qui s'appuie sur les acquis d'une longue pratique des inscriptions, ce qu'il qualifierait de familiarité avec le « style lapidaire », c'est-à-dire la manière d'exprimer dans une langue latine simplifiée, et parfois en procédant à des abréviations des mots, les réalités de la vie politique et sociale dans les cités provinciales de l'empire romain, comme l'était Nîmes.
- 54 Il y a plus. L'occasion était bonne d'ajouter, postérieurement à la parution de l'ouvrage, une mise à jour de la documentation. Il n'omet donc pas de signaler, à la fin de sa longue analyse, qui occupe les pages 1415 à 1448, que le recueil de Ménard est incomplet et qu'il convient d'ajouter plusieurs inscriptions qu'il recense soigneusement

de la p. 1449 à la p. 1457, puis en signalant que les travaux d'aménagement autour de la Fontaine ont fait connaître des conduites en plomb avec des noms de fabricants, à la p. 1458. Beaucoup d'inscriptions citées provenaient des localités voisines (Cabrières, Courbessac, Manduel, Clarensac, etc.), parfois même de lieux bien éloignés, telle une inscription de Montbazin, à proximité de l'étang de Thau. En tout, près d'une centaine de documents nouveaux sont ainsi brièvement présentés, regroupés, en ce qui concerne les inscriptions funéraires, en ordre alphabétique, ce qui correspond à la composition de l'*index absolutissimus*, qui devait servir de fondement à son travail de complément. Au sein des documents nouveaux signalés, un nombre important se trouvait alors dans sa demeure³¹, révélant ainsi que, plus que collectionneur, Séguier avait été un savant qui souhaitait protéger les témoignages du passé, même les plus modestes.

- 55 En somme, se dégage d'un parcours, nécessairement sinueux, en raison de la diversité de ces documentations, autant de celles qui proviennent de Séguier lui-même que de celles qui proviennent de ses correspondants ou contemporains, avec qui il échangeait, dialoguait et parfois argumentait, l'importance de l'époque dans laquelle s'inscrivent toutes ces opérations spécifiques de la République des Lettres. C'est, en ce qui concerne la science épigraphique et tout ce qu'elle apporte quand elle s'exprime dans une perspective non d'histoire locale mais plutôt d'une « micro-histoire » aux ambitions plus larges, un moment important, à partir de l'exemple donné, relatif à la cité antique de Nîmes. De l'échange des informations par les correspondances savantes ou, tout simplement, par celles où se marque davantage la convenance sociale, se dégagent les esquisses de caractère historique, les commentaires judicieux qui concourent à mieux appréhender la place acquise par les inscriptions de l'époque romaine. Ce sont des documents qui vont apparaître comme essentiels pour présenter les divers chapitres de l'histoire d'une cité romaine, en s'ajoutant aux monuments remarquables qu'elle comportait. Le « chaos » de cette documentation savante permet de comprendre comment cette avancée put se produire (fig. 16).

Fig. 16

Nîmes (Gard), muséum d'histoire naturelle, portrait de Jean-François Séguier à la fin de sa vie, par Martin Barat.

D. Stokic Nîmes © Museum d'histoire naturelle

- 56 Les inscriptions latines ou grecques – à un degré moindre les inscriptions gallo-grecques, dont la catégorie n'avait pas été encore clairement définie – faisaient partie des objets antiques, mais elles étaient moins nobles et moins recherchées que monnaies et médailles, objets archéologiques plus spectaculaires, ceux de la statuaire notamment, qui stimulaient l'envie des collectionneurs. Toutefois les inscriptions constituaient des archives du quotidien, que ce soit dans la ville de Rome ou dans les villes et campagnes des provinces. La ville de Nîmes et ses environs se caractérisaient par l'abondance des découvertes, qui accroissaient constamment le stock documentaire, et qui sollicitaient ainsi l'agilité des érudits ou des savants antiquaires en les offrant plus souvent à la vue que les monnaies ou objets de prix, réservés à des cercles restreints. Des collections avaient été constituées, qui contribuaient à l'enracinement d'une culture antiquaire qui ne négligeait pas de s'intéresser à ce type d'objet.
- 57 En effet les inscriptions méritent aussi le nom d'archives. C'étaient des « archives » à bien classer et surtout à bien exploiter : elles étaient des documents à comprendre et à analyser, puis, en fonction des résultats, des éléments de preuve, des données d'éclaircissement, des appuis démonstratifs. Les archives de Jean-François Séguier, dans leur diversité, et celles que l'on est en droit de leur annexer en vue d'une mise en valeur commune, font découvrir, en ce qui concerne la constitution d'une histoire patrimoniale et d'une histoire locale bien conduite, relativement à l'époque antique, tout ce qui fut acquis à ce moment-là.
- 58 On peut aussi disséquer cette documentation pour mettre au jour toutes les étapes de l'approche scientifique et toute l'attention portée à sa réalisation. Pour ce qui est de

chaque objet : la localisation, l'établissement du texte, l'explication ou l'interprétation. Pour ce qui est des rassemblements de documents qu'on appelle aussi *corpus*, c'est-à-dire des regroupements par catégories, il en va de même : les classifications reposent sur la bonne pratique du « style lapidaire », qui permet de bien identifier la particularité de chaque inscription, préalable au classement.

- 59 De l'énorme « chaos » des papiers émerge la pratique d'un savoir ou l'activité quotidienne d'un savant. Il débouche aussi sur la saisie éclairée d'une part de l'héritage patrimonial. C'est une forme d'inclusion dans la vie sociale, que l'on perçoit quand elle est ouverte non seulement aux élites cultivées, mais aussi, plus largement, à l'ensemble des contemporains, en envisageant que l'expérience du savoir doit être inscrite dans la durée, ce qui explique la dévolution de la bibliothèque et de ses collections³². En effet, Séguier avait exprimé son point de vue sur ce que doit être une collection, au-delà du plaisir du collectionneur :

Ce n'est que dans le siècle dernier et dans celui où nous vivons qu'on a tâché de recueillir avec soin celles [les inscriptions] qui paroissent les plus précieuses, les Romains en ont orné leurs jardins et leurs galeries, les grands en ont formé des collections où elles sont à l'abri des injures du temps et des attentats des mains profanes qui ne cherchent qu'à les détruire. Exemple qui a été suivi dans quelques villes d'Italie : Bénévent, Urbin, Pésaro, Vérone, Florence, Turin, émules de Rome ont des suites choisies qui font honneur aux princes, aux magistrats et aux particuliers qui ont veillé à leur conservation... Ce n'est pas seulement en Italie que l'on a vu se former des collections de ce genre. Vienne en a une de plusieurs inscriptions transportées de l'ancienne Dacie à la bibliothèque de l'Empereur, où Charles VI les y fit placer. Strasbourg se glorifie de posséder celles que le savant Shoenflin a léguées au public et qu'il avoit rassemblées chez lui³³...

Mais il est vrai que l'on a pu déplorer qu'il y ait eu, pour cet aspect de l'activité scientifique de Séguier, une lenteur à se cristalliser, notamment par la publication de ses travaux. Bien des résultats ne dépassèrent pas le stade du manuscrit, enlevant une part de sa potentialité créatrice au travail savant. Circuler dans le « chaos » des papiers ou des manuscrits est donc nécessaire. Mais, pour celui qui s'y engage, c'est une redécouverte, certes lente et progressive, mais réelle, de tout l'univers du savant : son rapport aux livres et à la constitution d'une bibliothèque, la diversité de ses relations avec ses contemporains, le fonctionnement de ce que l'on pourrait appeler son « laboratoire ». On circule dans la ville avec le savant qui accueille des visiteurs avant de les accompagner devant les monuments ou les sites remarquables, on parcourt sa demeure avec ses diverses collections, on envisage le paysage que constitue sa bibliothèque et l'amoncellement de ses papiers. On est plongé dans un lieu de savoir, et, dans le cas précis qui nous occupe, dans un « laboratoire » du savoir en constitution, telle que l'était à ce moment-là, la science épigraphique.

- 60 La personne même du savant y apparaît plus nettement. Dans le cadre de la ville de Nîmes, point de polarisation de l'activité intellectuelle de Jean-François Séguier, c'est une expérience singulière de rapport au patrimoine local qui se découvre et se livre à nos yeux³⁴.

BIBLIOGRAPHIE

ALIBERT, Chantal. « Historique des recherches archéologiques ». Dans DELLONG. *Narbonne et le Narbonnais 11/1 (Carte archéologique de la Gaule)*. Paris : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2003, p. 59-71.

ALIBERT, Chantal. « Les Antiquaires narbonnais à l'origine de la politique patrimoniale de Narbonne ». Dans KRINGS-VALENTI. *Les Antiquaires du Midi. Savoirs et mémoires, XVI^e-XIX^e siècle*. Paris : Errance, 2010, p. 87-96.

ANDOQUE, Pierre. *Catalogue des évêques de Béziers*. Béziers, 1650.

AUDISIO, Gabriel et PUGNIÈRE, François (dir.). *Jean-François Séguier (1703-1784). Un Nîmois dans l'Europe des Lumières (Colloque de Nîmes, 17-18 octobre 2003)*. Aix-en-Provence : Edisud, 2010.

CAVALIER, Odile. *L'Empire de Mars et des Muses. La collection du Marquis de Calvière*. Paris : Somogy, 2002.

CAVALIER, Odile. « Un triumvirat de littérature : la correspondance entre Charles-François de Calvière, Esprit Calvet et Jean-François Séguier ». Dans AUDISIO-PUGNIÈRE. Colloque [Nîmes, 17-18 octobre 2003] *Jean-François Séguier (1703-1784). Un Nîmois dans l'Europe des Lumières*. Aix-en-Provence : Edisud, 2010, p. 195-208.

CHAPRON, Emmanuelle. *L'Europe à Nîmes : Les carnets de Jean-François Séguier (1732-1783)*. Avignon : Éditions A. Barthélemy, 2008.

CHAPRON, Emmanuelle. « 'Le chaos immense de mes papiers'. Comment la correspondance de Jean-François Séguier est devenue une archive ». Dans CHAPRON-PUGNIÈRE. *Écriture épistolaire et production des savoirs au XVIII^e siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier*. Paris : Garnier, 2019, p. 65-102.

CHAPRON, Emmanuelle et PUGNIÈRE, François. *Écriture épistolaire et production des savoirs au XVIII^e siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier*. Paris : Garnier, 2019.

CHRISTOL, Michel. « Jupiter Héliopolitain et Nemausus sur l'autel d'un citoyen de Beyrouth à la fontaine de Nîmes : la terre des ancêtres et le dieu éponyme ». *Cahiers du Centre Gustave-Glotz*, 27, 2016, p. 27-52.

CHRISTOL, Michel. « Jean-François Séguier et l'épigraphie. L'aboutissement d'une réflexion ». Dans CHAPRON-PUGNIÈRE. *Écriture épistolaire et production des savoirs au XVIII^e siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier*. Paris : Garnier, 2019, p. 127-142 et 273-285.

CHRISTOL, Michel. « Le projet épigraphique de Jean-François Séguier : fondements, réalisation, portée (1703-1784) ». Dans BRIQUEL, D. (éd.). *Écriture et transmission des savoirs de l'Antiquité à nos jours (143^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Paris, 2018)*. Paris : éditions du CTHS, 2020, p. 157-164.

CHRISTOL, Michel et PUGNIÈRE, François. « Les artisans du savoir : Une lettre de Boileau de Castelnau à Jean-François Séguier ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine de Nîmes et du Gard*, 29, janvier 2014, p. 119-131.

DARDE, Dominique et CHRISTOL, Michel. *La collection Séguier au Musée Archéologique de Nîmes*. Nîmes : musée archéologique (Cahiers des Musées et des Monuments, 12), 2003.

DELLONG, Éric (avec la collaboration de Dominique Moulis et de Josy Farré), *Narbonne et le Narbonnais 11/1 (Carte archéologique de la Gaule)*. Paris : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2003.

FORLATI TAMARO, B. « Il Museo lapidario di Scipione Maffei ». Dans GASPERINI, Lidio (a cura di). *Scritti sur mondo antico in memoria di Fulvio Grosso*. Rome : Marton Editore, 1981, p. 167-172.

GERMAIN, Alexandre. *Léon Ménard, sa vie et ses ouvrages*. Montpellier : Impr. J. Martel aîné, 1857.

KRINGS, Véronique et VALENTI, Catherine. *Les Antiquaires du Midi. Savoirs et mémoires, XVI^e-XIX^e siècle*. Paris : Errance, 2010.

LASSALLE, Christiane. « La maison de Jean-François Séguier ». Dans J.-N. GABORIT (éd.). *Mécènes et collectionneurs, 2- Lyon et le Midi de la France (Actes du 121^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, section histoire moderne et contemporaine, Nice, 1996)*. Paris : Éditions du CTHS, 1999, p. 121-142.

MAZAURIC, Simone. « Idéaux et réalités de la République des Lettres : à propos de la correspondance académique de Jean-François Séguier ». Dans AUDISIO-PUGNIÈRE. *Jean-François Séguier (1703-1784). Un Nîmois dans l'Europe des Lumières (Colloque de Nîmes, 17-18 octobre 2003)*. Aix-en-Provence : Edisud, 2010., p. 211-221.

MICHEL, Henri. « Nîmes et son histoire à l'époque moderne ». *Annales du Midi*, 110 (221), 1998, p. 41-56.

NICOLET, Claude. (avec la collaboration de S. Aubenas et de P. Cosme), « Le véritable projet de Jean-François Séguier ». Dans « *Alla Signorina* ». *Mélanges offerts à Noëlle de La Blanchardière*. Rome : École française de Rome, 1995, p. 311-328.

PUGNIÈRE, François. « Les Séguier, itinéraire d'une famille cévenole ». Dans AUDISIO-PUGNIÈRE. *Jean-François Séguier (1703-1784). Un Nîmois dans l'Europe des Lumières (Colloque de Nîmes, 17-18 octobre 2003)*. Aix-en-Provence : Edisud, 2010, p. 21-50.

PUGNIÈRE, François. « Antiquaires et Antiquités à Nîmes de la Renaissance aux Lumières ». Dans KRINGS-VALENTI. *Les Antiquaires du Midi. Savoirs et mémoires, XVI^e-XIX^e siècle*. Paris : Errance, 2010, p. 13-29.

PUGNIÈRE, François. « De l'Instrumentarium au Muséum. Le cabinet de Jean-François Séguier (1703-1784) ». [P.-Y. Lacour (coord.), *Collections méridionales (XVI^e-XVIII^e siècles)*], Liame, 26, 2016.

ROCHE, Daniel. « Correspondants et visiteurs de Jean-François Séguier ». Dans MOSELE, Elio (dir.). *Un accademico dei Lumi fra due città : Verona e Nîmes. Scritti in onore di Jean-François Séguier nel secondo centenario della sua morte*. Vérone, Comune di Verona, 1987, p. 33-50 (= ROCHE 1988, p. 263-285).

ROCHE, Daniel. *Les Républicains des Lettres : gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*. Paris : Fayard, 1988.

RULMAN, Anne. *Récit des anciens monumens qui paroissent encore dans les départements de la première et seconde Narbonnaise*, 1628.

TEISSEYRE-SALLMANN, Line. *Métamorphoses d'une ville. Nîmes de la Renaissance aux Lumières*. Paris : Champ Vallon, 2009.

LAVERNÈDE, L.-E. Thomas de. *Catalogue des livres de la bibliothèque de Nîmes*. Nîmes : Ballivet, 1836 (2 vol.).

ANNEXES

L'Hôtel Séguier : de la ville au faubourg des Carmes

Au retour d'Italie, consécutif à la mort de Scipione Maffei en 1755, Jean-François Séguier s'établit intra-muros, dans un hôtel qui appartenait à Charles Boileau de Castelnau (1715-1783)³⁵. Son frère René, prieur de Saint-Jean-de-Valériscle, avait pris les devants pour faciliter son installation. Il s'était chargé d'arrenter l'hôtel, il avait assuré la réception des caisses qui contenaient les livres et les papiers qui, de Vérone, avaient transité par Marseille, tandis que son frère aîné cheminait par Turin, où il souhaitait voir Carlo Allione, un de ses principaux correspondants, et par Lyon, ce qui allongea le temps du voyage. Cette première résidence jouxtait dans la ville le collège des Jésuites.

Ce n'est que plus tard qu'il déplaça son domicile et s'établit dans le faubourg des Carmes, plus à l'est, là où arrivait la route de Beaucaire, qui suivait le tracé de l'ancienne voie Domitienne jusqu'à la Porte d'Auguste : actuellement l'immeuble est localisé au n° 7, rue Séguier (fig. 17 et 18).

Fig. 17

Nîmes (Gard), façade de l'hôtel Séguier. Noter l'indication gravée au-dessus de la porte d'entrée : Hôtel de l'Académie.

© ville de Nîmes

Fig. 18

Nîmes (Gard), élévation de la façade de l'hôtel Séguier (relevé d'architecte, A. Brugerolle).

© A. Brugerolle

Envisagé à la fin de la décennie 1760, le projet fut réalisé entre 1770 et 1772, en commençant par le jardin botanique et par la serre qui se trouvaient à l'arrière de la parcelle par rapport à la rue, et en poursuivant par le corps d'habitation. L'hôtel devint à partir de 1773, non seulement le lieu de présentation des diverses collections qu'il avait constituées et un abri pour toutes les inscriptions antiques qu'il s'efforçait de sauver, mais encore une destination pour de nombreux visiteurs de l'Europe entière, dont il tint soigneusement la liste dans un *Carnet* qui s'avère un document irremplaçable sur l'attrait de Nîmes, comme lieu emblématique dans le « Tour » d'Europe à l'époque des Lumières.

Séguier avait pris soin de faire insérer dans la construction, à l'extérieur comme à l'intérieur quelques inscriptions qui s'y trouvent encore : les plus remarquables sont celles qui se trouvent dans le vestibule : ce sont des autels funéraires de bonne taille et d'une réelle qualité formelle. Au rez-de-chaussée étaient réunies, afin d'être présentées aux visiteurs, les diverses collections, de botanique, de minéraux, d'antiquités, tandis que les étages constituaient la partie privée. Au fond du jardin la serre offrait aussi un espace de présentation. C'est cette demeure qui, à son initiative, devint lieu de réunion pour l'Académie de Nîmes, dont il était devenu secrétaire perpétuel en 1765. Il légua à cette institution savante collections, bibliothèque et papiers, enfin l'hôtel lui-même (fig. 19).

Fig. 19

Nîmes (Gard), un des objets remarquables présentés sur les étagères, évoquées dans le ms BnF Lat 16930 p. 1420 (cf. n. 19) : tête d'Apollon d'époque augustéenne.

© musée de la Romanité

Les inscriptions qui se trouvaient dans le jardin furent transportées dans les dépôts épigraphiques (temple de Diane, Maison Carrée, Porte d'Auguste et, pour finir, musée archéologique). Celles qui avaient été incluses dans la façade sur jardin furent pour la plupart descellées, en octobre 1911. À l'intérieur elles demeurèrent en place. Ainsi sont visibles dans le vestibule deux autels funéraires de bonne taille et d'une grande qualité formelle.

NOTES

1. - ALIBERT, 2002 ; ALIBERT, 2010. Les notices sur les recueils manuscrits, réunies dans deux recueils épigraphiques majeurs, le volume XII du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (CIL), Berlin, 1888, et le volume XV de *l'Histoire générale de Languedoc* de Dom Devic et Dom Vaissette (HGL), Toulouse, 1893, sont essentielles.

2. - Tel est l'avis systématique des frères Lafont, Guillaume et Jérôme : sur leurs manuscrits voir HGL, XV, p. 77-78 ; CIL, XII, p. 525. F° 356 v° à propos de l'inscription du clocher de Bizanet : « Elle est sortie depuis longtemps de cette ville [Narbonne] », ce qui est une affirmation de la revendication narbonnaise ; F° 370 r° à propos de l'inscription de Rennes-les-Bains : « Cette inscription était autrefois à Narbonne et a été depuis longtemps apportée aux bains de Rennes au Razès diocèse d'Alet où on la voit présentement dans l'église de ce lieu... Au tems des Romains le pais du Razès dépendait du gouvernement de Narbonne et étoit compris dans le diocèse de cette ville mais plusieurs siècles après, et en l'an 1317 le pape Jean XXII l'en sépara et en fit un diocèse particulier, dont la ville d'Aleth fut le siège de l'évêque ».

3. - ANDOQUE 1650 ; CIL, XII, p. 511. Mais il faut retenir du dossier relatif à Béziers la faible trace du passé romain dans la production littéraire de l'époque moderne.

4. - MICHEL, 1998 ; PUGNIÈRE, 2010 ; sur Ménard, plus particulièrement : GERMAIN, 1857, qui a tout de même vieilli.
5. - Outre PUGNIÈRE 2010, déjà cité, on mentionnera plus particulièrement la contribution de François Pugnière dans AUDISIO-PUGNIÈRE, 2005, p. 21-50, sur le cadre familial, et plus généralement les études qui se trouvent dans cet ouvrage. Pour le cabinet, PUGNIÈRE 2016. Plus récemment, d'une manière générale, les études réunies dans CHAPRON-PUGNIÈRE 2019.
6. - Sur l'originalité qui se dégage fortement d'une partie de la correspondance, et qui la rapproche des correspondances savantes, MAZAURIC, 2010.
7. - Il développe ses points de vue dans un texte qu'il rédigea au soir de son existence, qui aurait pu constituer une communication présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres si le projet de voyage à Paris avait pu se concrétiser. Les quelques feuillets qui donnent les deux versions de ce document ont été insérés dans un des volumes manuscrits de Séguier conservés à la BnF (le ms *Lat* 16929) : NICOLET, 1995 ; CHRISTOL, 2019. C'est le n° 70 dans la liste des manuscrits qui fut composée vers 1794, qui suit la citation de l'*index absolutissimus*, au n° 69 : AD Gard, 4 T 18 ; CHAPRON, 2019, p. 86-87 avec n. 74.
8. - CHRISTOL 2019 et pour le texte p. 274-275
9. - L'*Ars critica lapidaria* resta en manuscrit. Séguier le recopia à l'intention de Sebastiano Donati, il lui transmit son travail en 1761, et le savant italien publia l'ouvrage en 1765 : *Clarissimi viri Scipionis Maffei marchionis Artis criticae lapidariae quae extant, ex ejusdem Autographo ab Eruditissimo viro Ioh. Francesco Seguiero Nemausensi fideliter excripta, et a Sebastiano Donato Presbytero Lucensi Edita, variisque observationibus inlustrata, et aucta*. L'*index absolutissimus* est l'avatar du grand projet qu'avait envisagé Scipione Maffei, décrit par un *Prospectus* adressé aux savants européens, sous le patronage de l'Académie de Vérone, en 1732, et qu'il ne put réaliser, à partir du moment où L.-A. Muratori (1672-1750), archiviste et bibliothécaire du duc d'Este à Modène avait fait paraître son recueil général, le *Novus thesaurus veterum inscriptionum*, en quatre volumes, parus en 1739-1743, et même si celui-ci avait suscité immédiatement d'acribes polémiques ou un dénigrement parfois justifié. Le titre complet est le suivant : *Inscriptionum antiquarum index absolutissimus, In quo Graecarum Latinarumque Inscriptionum omnium, Que in editis libris reperiri potuerunt prima verba describuntur. Operumque in quibus referuntur Loca indicantur. Etruscarum et Exoticarum Indice ad calcem adjecto Opera Joan. Francisci Seguierii anno 1749*. On dispose, avec la date, d'une indication sur la première phase du travail de compilation réalisé par Séguier, précédant toutes les mises à jour. Voir à ce propos CHRISTOL, 2020.
10. - CHAPRON, 2019, notamment p. 68-69 pour les correspondants.
11. - TEISSEYRE-SALMANN, 2009, p. 321-334.
12. - CHAPRON, 2019, p. 87-96, pour les vicissitudes de la documentation.
13. - CHAPRON, 2019, p. 85, pour l'importance des notes dans la reconstitution des savoirs.
14. - LAVERNÈDE, 1836.
15. - Y compris le milliaire de l'empereur Julien (*CIL*, XII, 263 = *XVII*, 2, 263 = *HGL*, XV, 183), qui se serait d'abord trouvé dans le jardin (« *in horto* »), avant d'être insérée dans le bâti, à l'intérieur, et recouvert d'un badigeon. Parmi les inscriptions funéraires qui appartiennent encore à la collection qui est visible, Séguier ajoute (« *in horto* », également), l'inscription de la pl. 76, VI.
16. - Sur Calvière : CAVALIER, 2002. Sur Calvet : CAVALIER, 2010. La correspondance entre Séguier, Calvière et Calvet, a été à cette occasion bien mise en valeur.
17. - BnF 16930, p. 1459, n° I ; *CIL*, XII, 3071 = *HGL*, XV, 4 = DARDE-CHRISTOL 2003, p. 33, n° 2 (actuellement au musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye).
18. - Bm Nîmes 110, 6, 129. *CIL*, XII, 3362 = *HGL*, XV, 39 = 446 = DARDE-CHRISTOL 2003, p. 44, n° 16.
19. - BnF *Lat* 16930, p. 1420.
20. - Dans Mémoires de l'Académie des Inscriptions, 14, 1743, p. 104-115.
21. - CHRISTOL, 2016.
22. - MICHEL, 1998, p. 49-50.

23. - MÉNARD, 1759-1758 (I, p. 15, d'après l'édition de Nîmes, 1875).
24. - MÉNARD 1750-1758, I, chapitre XXIII (I, p. 39 de l'édition de 1875) : « La colonie de Nîmes fait bâtir un temple aux principales divinités dont elle avait reçu un culte ». Le propos est encore assez vague et flou le repérage topographique
25. - MÉNARD, 1750-1758, VII, Dissertation III (VII, p. 67-76 de l'édition de 1875, plus particulièrement p. 73-74).
26. - MÉNARD, 1750-1758 VII (Dissertations sur les antiquités de la ville de Nîmes, III, I, notice XII (VII, p. 269-272 de l'édition de 1875).
27. - MÉNARD, 1750-1758 VII (VII, p. 163 de l'édition de 1875).
28. - MÉNARD, 1750-1758, VII (VII, p. 265 dans l'édition de 1875) : *CIL*, XII, 3083 = *HGL*, XV, 469.
29. - MÉNARD, 1750-1758, VII (VII, p. 269 dans l'édition de 1875) : *CIL*, XII, 3078 = *HGL*, XV, 198.
30. - MÉNARD, 1750-1758, VII (VII, p. 297-298 dans l'édition de 1875) : *CIL*, XII, 2990 et add = *HGL*, XV, 1479 = DARDE-CHRISTOL, 2003, p. 34, n° 3.
31. - Ces documents sont réunis et commentés dans DARDE-CHRISTOL, 2003.
32. - Sur le cheminement de cette partie de ses biens, jusqu'à la ville de Nîmes, quelques-uns de ses musées et la bibliothèque, sise au Carré d'Art : en dernier CHAPRON, 2019, p. 84-92.
33. - Il faut revenir au texte des *Prolégomènes* : CHRISTOL, 2019, p. 276.
34. - Il convient de remercier François Pugnière, pour l'aide apportée et pour tous les échanges qui ont contribué, de longue date, à enrichir les réflexions sur la personne du savant et sur son œuvre.
35. - Plusieurs études doivent être croisées pour donner une vue du savant dans le cadre qui fut celui des dernières décennies de son existence : LASSALLE, 1996, à compléter par CHAPRON, 2008, CHRISTOL-PUGNIÈRE, 2014, ROCHE, 1987 et 1988. Sur les collections : MAZAURIC, 1911 ; DARDE-CHRISTOL, 2003.

RÉSUMÉS

Un parcours dans l'héritage archivistique de Jean-François Séguier, à Nîmes, Paris et ailleurs, fait découvrir un souci constant de mettre en rapport son savoir épigraphique et l'histoire de la cité antique. C'est une enclave savante qui se construit dans le temps, notamment durant son long séjour à Vérone auprès de Scipione Maffei, et qui s'épanouit en même temps que le savoir s'approfondit et s'enrichit. Se dévoilent dans ce contexte les pratiques du savoir, alors que les documents d'histoire locale acquièrent de plus profondes résonances, comme on le constate en parcourant le Ms Paris BnF Lat 16930.

A journey through the archival heritage of Jean-François Séguier, in Nîmes, Paris and elsewhere, reveals a constant concern to link his epigraphic knowledge with the history of the ancient city. It is a scholarly enclave that is built up in time, especially during his long stay in Verona with Scipione Maffei, and that flourishes at the same time as knowledge deepens and enriches. In this context, the practices of knowledge are revealed, while documents of local history acquire deeper resonances, as can be seen in the Ms Paris BnF Lat 16930.

INDEX

Index géographique : Nîmes, Gard

Mots-clés : Académie de Nîmes, Bibliothèque nationale de France, correspondance, fouilles de la Fontaine, histoire de Nîmes, inscriptions latines, Scipione Maffei, Léon Ménard, Nemausus, Jean-François Séguier

Keywords : Académie de Nîmes, Bibliothèque nationale de France, correspondence, excavations of the Fountain, history of Nîmes, Latin inscriptions, Scipione Maffei, Léon Ménard, Nemausus, Jean-François Séguier

AUTEUR

MICHEL CHRISTOL

Professeur émérite à l'Université de Paris 1 (Panthéon-Sorbonne)